

Extraits de la **LETTRE DE L'ABBE BOHAN** au curé de l'église ND des Champs
(in : bulletin de la paroisse Notre Dame des Champs (Paris) n°1918/11/30)

Mon cher ami,

Deux mots à la hâte pour vous dire que je suis de cœur avec vous dans la joie de la victoire. (...) J'ai eu dimanche dernier une émotion bien vive et bien profonde... c'était l'avant goût de la victoire. A 6h du matin, par un épais brouillard, je partais en auto dans une jolie petite bourgade du département des Ardennes pour célébrer la Sainte Messe. Elle devait être, comme chaque dimanche, à 8h pour que les officiers qui le désirent à l'Etat-major puissent y assister (...). Quel étonnement j'éprouvais d'apercevoir...des civils à la figure souriante, malgré les privations et les mauvais traitements dont ils portent encore sur leur front les stigmates. Des civils ! depuis 6 semaines je n'en avais pas vu. Le bourg était évacué de la veille et notre général y était entré au milieu d'une véritable ovation. La messe de 8 heures était dite par un vénérable prêtre du diocèse de Reims, aumônier d'un asile de vieillards(...).

On me demande donc de dire la messe de 10h et quelle messe ! Église archi-comble. Tous les civils et toutes les femmes y assistaient avec nos officiers et nos braves poilus. Tous, de tout leur cœur chantèrent la grandmesse.

Je ne crus pas pouvoir me dispenser de leur dire un mot.

« Je croirais manquer à mon devoir de prêtre et de français si je ne vous aidais pas, ce matin dans une courte exhortation, à rendre grâce au Seigneur pour que nos cœurs battant à l'unisson puissent faire monter vers Dieu, cause de notre joie, leurs remerciements et leur reconnaissance. Il était avec nous pendant cette longue guerre le Bon Dieu, c'est-à-dire le Christ Rédempteur, il faut qu'aujourd'hui au jour de la délivrance nous soyons avec Lui –de tout cœur malgré tout leur talent et toute leur vaillance nos généraux et nos soldats n'auraient pu gagner la victoire si Dieu n'avait pas été avec nous !

Remercions-le. Nous avons la victoire, c'est à Lui, auteur de tout, que nous la devons.(...)

Les braves gens qui m'écoutaient avaient des larmes aux yeux ...De tout leur cœur ils ont prié et chanté le *Te Deum* au son des cloches.

La sortie de l'Église fut une vraie ovation pour notre général dont ils embrassaient les mains pour lui témoigner ainsi leur reconnaissance et leur joie d'être redevenus Français.

Belle journée, cher ami, *Gratias Deo supe inenarrabili dono ejus*. Ah ! c'est la paix. On ne peut y croire tant on est heureux. Prions ensemble pour nos morts qui nous l'ont gagnée cette paix et pour l'union de toutes les âmes françaises.

Imprimé par nos soins

PAROISSE



SAINTE MARIE du Cotentin N° 168 Bis

Dimanche 11 Novembre 2018

Introduction ...

En ce dimanche où nous célébrons la mort et la résurrection du Christ, nous commémorons le centenaire de l'armistice du 11 novembre 1918. La fin des combats de la 1ère guerre mondiale. Des combats qui ont fait près de 10 millions de morts. Une guerre qui a ruiné la France et les pays d'Europe.

Dans l'une de ses lettres de guerre, le Père François MOREAU, moine de l'abbaye saint Martin de Ligugé qui était sous les drapeaux, écrit le 9 novembre 1918 : « un mot ce soir : il partira demain, veille de St Martin. Est-ce que notre grand St Martin qui a déjà tant fait pour la France ne va pas, cette année, pour sa fête, nous apporter la paix, consécration de notre victoire ? (...) »

En effet depuis le mois d'octobre 1918 des tractations ont lieu entre l'Allemagne et les États-Unis en vue de la paix. Le 5 novembre 1918 l'ensemble des Alliés envoie un mémorandum à Berlin. Les conditions posées par les Alliés sont acceptées par les Allemands qui désirent maintenant négocier l'armistice. Pendant plusieurs jours les circonstances empêchent les messagers de passer d'un camp à l'autre. Mais à 9h45, le 11 novembre, le Maréchal Foch envoie le télégramme suivant « *Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre, 11h* ». Dans les tranchées le clairon sonne à 11h du matin l'arrêt des combats. Mais ce n'est pas encore la paix. Si la guerre a été gagnée il faut maintenant gagner la paix.

Le pape Benoît XV écrit en décembre 1918 : « *ce jour que l'univers entier attendait anxieusement depuis longtemps et que tous les peuples chrétiens appelaient de leurs ferventes prières, nous le voyons, arrivé brusquement. Le bruit des armes a enfin cessé. Une paix solennelle n'a pas encore mis fin à la sauvage guerre, mais cependant cet armistice qui a arrêté les carnages sur terre, sur mer et dans les airs, a heureusement ouvert la porte et le chemin de la paix...* »

Ce qui est vrai en 1918 l'est toujours en 2018 : nous devons chaque jour œuvrer à gagner la paix. Le Pape François rappelait cette année, lors de la fête de Pâques : « le Christ avec sa mort et sa résurrection, a vaincu le péché qui séparait l'homme de Dieu, l'homme de lui-même, l'homme de ses frères... **Il a rétabli la paix, commençant à tisser la toile d'une nouvelle fraternité...** Seule cette fraternité peut garantir une paix durable, peut vaincre les pauvretés, peut éteindre les tensions et les guerres, peut extirper la corruption et la criminalité. »

Prière du 11 novembre 2018



14-18
CENTENAIRE

EQUEURDEVILLE-HAINNEVILLE/QUERQUEVILLE/TONNEVILLE/URVILLE-NACQUEVILLE

Extraits de la **LETTRE de ALEXANDRE BOIVIN**, à son épouse.
Il est le grand-père de Maryvonne BELHOMME et d'Alexandre BOIVIN
La lettre est du 5 mars 1915. Alexandre fut ensuite hospitalisé. Il est décédé à l'hôpital le 25 mars 1915, sans avoir revu ses enfants. (document fourni par la famille)

« L'espace n'est rien pour l'amitié fidèle, nos cœurs ont pour se réunir malgré la distance cruelle la douce fleur du souvenir. »

Chère petite Aimée.

Je viens de toucher ta lettre et carte du 3 et cela ne m'étonne pas que tu sois bien fatiguée, mais prend des œufs, si les poules ne pondent pas, achète les, soigne toi bien ne te laisse pas abattre surtout.

Tu parles du bois à Casimir mais ce n'est donc pas des « piquets » à 28 francs, c'est de la bourrée, alors je ne peux pas te dire d'ici si c'est trop ou trop peu, mais comme tu n'en as plus, tu n'as pas bien à choisir. Si le vieux Piton t'en arrange tu pourrais commencer par un demi cent en attendant que tu sois plus riche, mais enfin fait comme tu pourras et ce sera bien. Pour la petite voiture à enfants, ne manque pas l'occasion car c'est un bon prix et tu ne retrouveras peut être jamais une occasion pareille.

Pour mon rhume je tousse encore un peu, nous allons être vaccinés de nouveau aujourd'hui pour la deuxième fois et pour la dernière sans doute, car nous autres ce n'est pas comme les jeunes : c'est en deux fois. Aussitôt rentré du vaccin je vais me mettre un « thapsia » pour le rhume et tout s'en ira, j'aime mieux que d'aller trouver les vétérinaires qui sont là.

Je t'ai dit qu'il y en avait trois de réformés. Les deux infirmes ne sont partis que d'aujourd'hui et le troisième, qui avait été incorporé par erreur, ils l'ont gardé quinze jours quand même, donc on entre facilement mais on ne sort pas de même.

Les pauvres chéris demandent encore après moi, pauvres mignons, je voudrais bien pouvoir vous embrasser tous, vous revoir ne fusse que quelques heures, oh ! que ce serait doux à tous, mais patience d'ici peu je demanderai une permission ne fusse que pour 48 heures.

Mille doux baisers ma mignonne, mais sache te reposer mieux la nuit, tu sais que je ne suis pas mal. Embrasse bien nos enfants pour moi sans oublier grand- mère. Embrasse ta mère bien fort pour moi quand tu la reverras.

Ton mari qui ne cesse de penser à vous.

Alexandre

Extraits de la **LETTRE D'ELISE BIDET A SON FRERE**, le Poilu Edmond MASSE, et à ses parents, vigneron dans l'Yonne.
(in : Paroles de Poilus, ed Librio 1998)

Mercredi 13 novembre 1918

Mon cher Edmond,

Enfin c'est fini. On ne se bat plus ! On ne peut pas le croire, et pourtant c'est vrai ! c'est la victoire comme on ne l'espérait pas au mois de juin dernier, et même au 15 juillet ! Qui aurait osé espérer à cette époque une victoire aussi complète ! Et en si peu de temps, pas quatre mois, c'est merveilleux ! Je ne sais pas comment vous avez fêté l'armistice à Jussy (...) Ici, à Paris, on l'a su à 11 heures par le canon et les cloches ; aussitôt tout le monde a eu congé partout ; aussitôt les rues étaient noires de monde. Toutes les fenêtres pavoisées, jamais je n'ai tant vu de drapeaux (...). Tout le monde a sa cocarde... tous les ateliers en bandes, hommes et femmes bras dessus bras dessous, drapeaux en tête, parcouraient en chantant les boulevards et les grandes avenues... Et les Américains juchés sur leurs camions n'ont pas cessé de parcourir la ville... Quelle ovation sur leur passage ! Et les quelques poilus en perme, quelle fête on leur faisait aussi ! ... Et cette vie a duré lundi après-midi et mardi toute la journée. (...) Tout cela, c'est bien beau et combien de cœurs en joie, mais aussi combien d'autres pleurent les leurs qui ne voient pas ce beau jour. Mais que leur chagrin aurait été encore plus grand si la mort des leurs n'eût servi à rien ! (...) Tu vois, maman, que j'avais raison quand je te disais d'espérer, que tu ne voulais pas croire que nous aurions le dessus. (...) J'avoue que j'ai désespéré bien des fois aussi en dernier ; nous avons eu tant de désillusions. Tout de même, quel honneur pour Foch et Clémenceau ! On les porte en triomphe et c'est mérité. Et toi, Jeanne, ta joie doit être grande aussi mais pas sans ombre. Tu dois avoir aussi gros au cœur de penser que tes deux frères ne verront pas un si beau jour, eux qui y ont si bien contribué ; mais qui sait s'ils ne le voient pas ! Je comprends la peine que tes parents doivent ressentir en pensant à vos chers disparus et surtout quand les autres rentreront. Il n'y pas de joie sans douleur ; dis-leur bien que je prends d'autant part à leur peine que je la ressens moi-même. Maurice et moi avons tant prié et vous aussi sans doute que Edmond nous revienne sain et sauf ; nous avons été exaucés ; remercions

Dieu. Quand rentre-t-il à Lyon et pour combien de temps ? Quand sera-t-il libéré. Les pourparlers de paix vont-ils durer longtemps ? Peut-être jusqu'au printemps ? Enfin le principal, c'est qu'on ne se batte plus. (...)

Sois heureuse, maman, ton fils te sera rendu ; tu seras récompensée de ses peines. Bien joyeux baisers de nous deux à tous les quatre.